

Études littéraires africaines

La littérature orale en koalib (Sud-Kordofan)

Nicolas Quint



Numéro 28, 2009

Littératures du Soudan

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028793ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028793ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Quint, N. (2009). La littérature orale en koalib (Sud-Kordofan). *Études littéraires africaines*, (28), 45–57. <https://doi.org/10.7202/1028793ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA LITTÉRATURE ORALE EN KOALIB (SUD-KORDOFAN)¹

Le Sud-Kordofan est une région montagneuse située au centre du Soudan et peuplée de 1,5 à 2 millions d'individus, en majorité des populations autochtones sédentaires, appelées collectivement Noubas. La diversité linguistique des monts Noubas (autre nom du Sud-Kordofan) est exceptionnelle, même au niveau africain² : sur une superficie de 80 000 km², on trouve au moins 50 langues vernaculaires (essentiellement parlées par les Noubas), plus l'arabe soudanais (principale langue véhiculaire de la région) et plusieurs autres idiomes d'origine ouest-africaine (haoussa, peul...).

Les nombreuses langues vernaculaires utilisées par les Noubas appartiennent à deux grands phylums linguistiques³ : d'une part, le nilo-saharien, auquel se rattachent la plupart des langues de l'Ouest des monts Noubas ; d'autre part, le Niger-Congo, représenté exclusivement dans les monts Noubas par l'embranchement kordofanien, lequel compte au moins quatre familles, attestées essentiellement dans l'Est des monts Noubas⁴.

Le koalib est une langue kordofanienne (de la famille heibanienne) parlée de nos jours par environ 100 000 personnes. L'aire d'origine du koalib se situe au Nord-Est des monts Noubas. Elle comprend notamment les localités d'Abri (koalib : *âbrè*), Délami (kb. *Kálkè*), El-Khadra (kb. *Lóttòny*), Umm Berembeita (kb. *Kwúucún*), Umm Heitan (kb. *Kèdnyè*), ainsi que les massifs montagneux de Gnougour (kb. *Nyúukùr*), d'Oumbri et de Turum (kb. *Tóoròm*).

¹ Je dédie cet article à *Tòmputùb* (Kwéccè) Abdallah (née vers 1930), laquelle, couchée sur son vieil *angareb*, m'a raconté en 2006 de sa voix ténue quelques-uns des plus beaux contes koalibs qu'il m'ait été donné de relever. Par ailleurs, je tiens à remercier ici tout spécialement ma collègue Paulette Rolon-Doko, qui a eu l'amabilité de relire entièrement une première version de cet article. Ses remarques et observations ont significativement contribué à l'amélioration du contenu de la présente version.

² Quint (N.), « Do you speak Kordofanian ? », in : *Proceedings of the 7th International Sudan Studies Conference, April 6th-8th*. 2006, Bergen (Norvège) : University of Bergen / Universitetet i Bergen [CD-ROM] ; Schadeberg (Th.C.), « Kordofanian », in : Bendor-Samuel (dir.), *The Niger-Congo Languages*. Lanham/New York/Londres : University Press of America, 1989, p. 66-80 ; Stevenson (R.C.), « A Survey of the Phonetics and Grammatical Structure of the Nuba Mountain Languages », in : *Afrika und Übersee*, (Berlin), Band XL, Heft 2, p. 73-115, Band XLI, Heft 1/2, p. 27-65, Band XLI, Heft 3, p. 117-152, Heft 4, 1956-1957, p. 171-196 ; Macdiarmid (P.A. & D.N.), « The Languages of the Nuba Mountains », in : *S.N.R.*, n°14, 1931, p. 149-162.

³ Quint (N.) [en collaboration avec Ali Karmal Kokko (S.)], *Phonologie de la langue koalibe*. Paris : L'Harmattan, 2006. Voir aussi : QUINT (N.), *Morphologie de la langue koalibe*. Paris : L'Harmattan, à paraître ; SCHADEBERG (Th.C.), *A Survey of Kordofan*. Vol. 1 : *The Heiban Group*. Hambourg : Helmut Buske Verlag, 1981, 199 p.

⁴ Quint (N.), *Phonologie...*, *op. cit.*, p. 3-12.

Dans le présent article, je compte faire une première présentation de la littérature orale (en me limitant aux contes traditionnels⁵) en koalib. Le développement qui suit se fonde sur les données que j'ai recueillies au cours de cinq missions de terrain effectuées au Soudan entre 2000 et 2008, à Khartoum et dans les monts Noubas.

La place de la littérature orale dans la culture koalibe contemporaine

Le destin du koalib est étroitement lié à celui de l'ethnie de même nom (les Koalibs), dont l'histoire récente a été particulièrement tumultueuse. Jusqu'au milieu des années 1980, il semble que l'usage du koalib ait été général dans la plus grosse partie du territoire koalib. Quoique l'arabe fût la langue de l'école, le koalib se maintenait comme langue du foyer dans la majorité des familles et seuls ceux des membres de l'ethnie (alors minoritaires) qui avaient émigré à Khartoum ou dans d'autres grandes villes soudanaises passaient graduellement à l'usage de l'arabe au quotidien.

Cependant, à partir de 1985-1986⁶, le pays koalib s'est trouvé pris dans les combats entre l'armée soudanaise et les forces du SPLA (*Sudan People's Liberation Army* : la rébellion sudiste). De nombreux villages koalibs ont été rasés et la majorité des Koalibs ont dû quitter leur terroir d'origine. Ceux qui sont partis se sont généralement fixés au Nord-Soudan (principalement à Khartoum et à Port-Soudan), où ils se sont retrouvés noyés au milieu d'autres réfugiés (souvent des Noubas ou des gens du Sud-Soudan) et ont largement adopté l'arabe comme première langue de communication.

Ceux des Koalibs qui n'ont pas quitté leur région d'origine peuvent eux-mêmes être divisés en deux groupes. Le premier est constitué par ceux qui sont restés dans des zones tenues par le gouvernement, où l'arabe était la langue administrative. Dans ces zones, le koalib a également perdu de sa vigueur et, souvent, cette langue n'est plus parlée par les enfants (ou seulement par une minorité d'entre eux) : c'est la situation que l'on observe au Nord (Délami), au centre (Abri) et à l'Ouest (Umm Heitan, El-Khadra) du pays koalib. Ensuite, ceux qui sont restés dans des zones tenues par le SPLA, ouvertement opposé au monopole culturel de la langue arabe. Dans ces zones (essentiellement les montagnes du sud du pays koalib et leurs environs, qui ont servi de forteresse naturelle au SPLA et à de nombreux civils koalibs pendant la guerre), l'arabe a été progressivement remplacé par l'anglais comme langue administrative au cours de la décennie 1990 et l'usage de la langue locale a été encouragé par les autorités rebelles. De ce fait, le koalib s'y est maintenu de façon beaucoup plus systématique qu'ailleurs : au village de

⁵ L'autre grande composante de la littérature orale koalibe est constituée par les chansons, lesquelles ne seront pas analysées ici, à l'exception des passages chantés insérés dans certains contes.

⁶ Quint (N.), *Phonologie...*, *op. cit.*, p. 17 ; Omaar (R.) & De Waal (A.) *Facing Genocide : the Nuba of Sudan*. Londres : African Rights, 1995, p. 60-136 ; Delmet (Ch.) « Chronique soudanaise 1985-1989 », dans Lavergne (M.), dir., *Le Soudan contemporain*. Paris : Karthala / Amman : CERMOC, 1989, p. 289-306.

ṭòṅkólè, siège du *payyam*⁷ koalib, où j'ai séjourné en 2006 et en 2008, de nombreux enfants emploient toujours le koalib entre eux et certains Koalibs arrivés de Khartoum font même l'effort de l'apprendre (ou de le réapprendre), preuve de la vitalité de la langue au niveau local. Cette vitalité est renforcée par le fait que l'écrasante majorité des Koalibs vivant en zone SPLA sont de religion chrétienne⁸ et que le koalib est aussi la langue du culte.

En résumé, au cours des deux dernières décennies, du fait d'une guerre extrêmement violente et meurtrière, l'usage du koalib a fortement régressé. De ce fait, les membres de l'ethnie koalibe (environ 200 000 personnes) sont désormais nettement plus nombreux que les locuteurs du koalib. Aujourd'hui, c'est surtout dans la zone tenue par le SPLA que le koalib reste l'idiome quotidien de la grande majorité de la population, et c'est là que j'ai recueilli la plus grande partie de mon corpus de contes, en particulier les plus longs et riches d'entre eux.

La tradition orale koalibe aujourd'hui

Même dans la zone tenue par le SPLA, la littérature orale n'est pas vraiment florissante en ce début de 21^e siècle. Plusieurs raisons expliquent cette faiblesse.

Tout d'abord, la guerre a fait de très nombreuses victimes parmi les Koalibs (au moins 10 % de la population). Et, les gens ayant dû, dans de nombreux cas, fuir leurs villages précipitamment ou bien survivre dans des conditions extrêmement difficiles dans les montagnes (manque de nourriture, absence totale de soins médicaux), les personnes âgées – détentrices privilégiées de la littérature orale koalibe et particulièrement impliquées dans sa transmission⁹ – ont payé un tribut particulièrement lourd au conflit. Si l'on raconte moins de contes en pays koalib aujourd'hui (et aussi, hélas, dans d'autres régions des monts Nouba), c'est aussi parce que beaucoup de conteurs sont morts sans pouvoir transmettre leur patrimoine.

Ensuite, indépendamment des événements dramatiques récents, les Koalibs sont de plus en plus soumis à ce qu'il est convenu d'appeler la mondialisation. Même dans les monts Nouba, les populations ne sont plus aussi isolées que par le passé. Ainsi, depuis plusieurs décennies, une proportion importante des enfants koalibs va à l'école, où seuls l'arabe et l'anglais sont enseignés. À cela s'ajoute qu'on écoute maintenant la radio (la plupart du temps en arabe) dans pratiquement tous les foyers. Enfin, de nombreux Koalibs, mêmes ceux des zones rurales contrôlées par le SPLA, se rendent régulièrement dans les grandes villes du Kordofan (Kadougli, Dilling, El-Obeyd) ou plus généralement du Nord-Soudan (Khartoum, Port-Soudan...), où l'arabe est, de fait, la principale langue parlée et où l'on peut avoir accès beaucoup plus directement au progrès technologique sous toutes ses formes.

⁷ District administratif dans l'administration sudiste.

⁸ La plupart sont membres d'une Église protestante locale d'obédience évangéliste, la *Sudan Church of Christ*.

⁹ Les vieillards gardent souvent les jeunes enfants à la maison tandis que les adultes travaillent aux champs et ont ainsi l'occasion de leur raconter des histoires.

En particulier, le développement de l'écrit et des médias laisse moins de place aux après-midi et aux soirées de contes où des adultes racontaient aux jeunes ou aux moins jeunes des histoires issues de la tradition orale. Il semble que, dans certaines familles, on raconte encore de telles histoires aux enfants, mais je n'ai personnellement jamais pu assister à des scènes semblables. En revanche, il existe encore aujourd'hui un certain nombre de personnes, souvent âgées, capables de raconter spontanément et avec aisance des histoires de la tradition orale koalibe. Les contes traditionnels sont donc encore présents dans les esprits des Koalibs contemporains ; mais la collecte de ces contes revêt un caractère d'urgence : d'ici quelques décennies, il sera trop tard pour savoir ce que se racontaient les Koalibs dans leurs huttes avant que le monde extérieur ne pénètre en force dans leur univers traditionnel.

Coexistence de la littérature orale avec une littérature écrite

Afin de mieux comprendre la place qu'occupe la littérature orale dans la société koalibe contemporaine, il est absolument nécessaire de mentionner l'existence d'une tradition écrite de plus de trois quarts de siècle en koalib. En effet, dès 1923¹⁰, des missionnaires protestants s'installent au cœur du pays koalib, dans la ville d'Abri – parfois surnommée aujourd'hui encore *Kí-yícíc-nó*, l'endroit des prêtres (chrétiens), par les Koalibs – et, assez rapidement, après avoir appris des rudiments du dialecte koalib de l'endroit (le *ɣèrèɣè*, graphié sous la forme *réré* en français), se mettent à produire du matériel écrit (en caractères latins) dans cet idiome. Il s'agit notamment de traductions de textes religieux, en particulier l'intégralité du Nouveau Testament¹¹ et de nombreux passages de l'Ancien¹² ; mais aussi d'abécédaires et d'autres ouvrages à caractère didactique (le koalib étant enseigné à côté de l'arabe et de l'anglais à l'école qu'ont fondée les missionnaires), contenant plusieurs contes traditionnels¹³.

Après l'expulsion des missionnaires chrétiens du Soudan en 1962¹⁴, seul l'arabe (ainsi que l'anglais en tant que première langue étrangère) continue d'être enseigné à l'école. Cependant, ce changement n'aura pas raison de la tradition écrite en koalib : les Koalibs chrétiens, désormais nombreux dans la région, continuent d'enseigner à leurs enfants la forme écrite de leur langue avec les abécédaires laissés par les missionnaires et persistent à lire les traductions koalibes des Écritures.

¹⁰ Quint (N.), *Phonologie...*, *op. cit.*, p. 15 ; Stevenson (R.C.), *The Nuba People of Kordofan Province*. Khartoum : University of Khartoum, 1984, 174 p. ; p. 72.

¹¹ *Tikitadiza tianj*. Khartoum : The Bible Society of the Sudan, 1967, 559 p.

¹² Anonyme 3, *ɣiɣaɣal ɣuludir zi kiɣam-na keni tikitadiza tuɣun / Old Testament Stories in ɣireɣe*. Abɕi (Nuba Mountains), circa 1960 ?, 185 p.

¹³ Anonyme 1, *Lessons in ɣirere*, Méthode tapuscrite de réré (*ɣireɣe*) comprenant 30 leçons, cca. 1950 ? ; Anonyme 2, *Kawaleep Language, Yitam 1-7* [Livres 1 à 7]. Abri ?, cca. 1960 ?, 108 p.

¹⁴ Quint (N.), *Phonologie...*, *op. cit.*, p. 193 ; Stevenson (R.C.), *The Nuba People...*, *op. cit.*, p. 75.

Les ravages de la guerre sont paradoxalement l'occasion d'une renaissance de l'écrit en koalib. En effet, dans le courant des années 1990, l'afflux massif de Koalibs (chassés par les combats dans les monts Nouba) à Khartoum fait prendre conscience de manière plus aiguë à l'intelligentsia koalibe, composée de personnes parlant et écrivant parfaitement l'arabe et pratiquant souvent également l'anglais à un niveau élevé, que l'identité (et en particulier la langue) koalibe est gravement menacée. Alors que la première floraison de publications en koalib avait eu lieu sous le contrôle d'étrangers (des missionnaires anglophones), ce sont cette fois les koalibophones eux-mêmes qui prennent les choses en main et produisent notamment, au cours de la décennie 1990, une seconde traduction du Nouveau Testament¹⁵, écrite par un prêtre koalib, des abécédaires¹⁶ et des calendriers¹⁷, plusieurs contes traditionnels¹⁸ et témoignages ethnologiques¹⁹.

L'existence de cette tradition écrite a eu bien entendu des conséquences déterminantes sur le rapport qu'entretiennent les Koalibs avec leur langue. Il existe ainsi en koalib une langue standard littéraire, fondée sur le dialecte réré et sur le corpus existant, et reconnue par la majorité des Koalibs (y compris les non-Rérés) comme la forme de référence de leur idiome. Au moins chez les Koalibs chrétiens (lesquels représentent probablement plus de 60 % de la population koalibe), l'usage du koalib écrit est largement répandu, en particulier dans les générations nées avant la deuxième guerre civile soudanaise. Lors du culte protestant, les textes sacrés sont systématiquement lus en koalib, non seulement en pays koalib mais aussi dans certaines églises de Khartoum : il est raisonnable de penser qu'au moins 10 à 20 % des koalibophones (peut-être plus) savent lire leur langue et qu'une proportion non négligeable sait aussi l'écrire. Un tel développement de l'écrit est exceptionnel pour une langue kordofanienne : seuls peut-être quelques autres membres de la famille heibanienne (heiban, moro, otoro et tira) ont connu des évolutions comparables. Témoin de cette force de l'écrit en koalib, j'ai pu rencontrer en 2006 un koalibophone d'une soixantaine d'années, qui vivait en zone SPLA et qui, n'étant jamais allé à l'école, ne savait lire et écrire que le koalib.

¹⁵ *Wa@d wiyay*. Khartoum : The Bible Society in Sudan, 1993, 535 p. ; Première édition : *Tikitadiza tiay*. Khartoum : The Bible Society of the Sudan, 1967, 559 p.

¹⁶ Abdalla Omer (J.), Suliman Kodi (Sh.) & Komi Kodi (Ab.), *Rijeray Rathi ywawli ywiyay kandisa-gi Kethi kwaliib*. Khartoum : *Kwaliib* Language Development Committee, 1998, 36 p. ; Abdalla Omer (J.), Komi Kodi (Ab.) & El-Haimer (Ib.), *ywawli ywiyay Kandisa-Gi Kethi Kouliib*. Khartoum : Kouliib Language Development Committee, 1995, 39 p.

¹⁷ Abdalla (Jummize [Jummeiz]) & Komi (Ab.), *Yawə na Nyamin Nyathi Kithilə Kir 2000*. Khartoum : Khartoum Workshop Programme, 2000, n.p. [8 p.] ; Anonyme 4, *Yawə na Nyamin Nyathi Kithla Kir 1996 Kandisa-gi Kethi Kouliib*. 1996, n.p. [24 p.].

¹⁸ Karshola Omar (H.), Komi (H.) & Estifanus (S.), *Rijeray Kandsagi kedī Kawaliib*. Khartoum : Kwaliib Language Committee, 2000, 10 p. ; Suliman (Is.), *Rijeray*. Khartoum : Kwaliib Language Committee, 2000, 14 p.

¹⁹ Kodi (Is.), *Tijarina - Traditional Celebration*. Khartoum : Kwaliib Language Committee, 2000, 7 p.

Enfin, la littérature orale a déjà fait l'objet de collectes écrites en koalib par des Koalibs, fait qui atteste à l'évidence d'une volonté de conserver le patrimoine culturel ethnique et qui montre également l'importance que bon nombre de Koalibs confèrent au support écrit. La taille du corpus total publié en koalib dépasse les mille pages et ce corpus a été lu par un certain nombre de koalibophones : malgré les faiblesses évidentes de l'écrit koalib (non enseigné dans le cadre scolaire, même en zone SPLA) et les menaces qui pèsent aujourd'hui sur la transmission du koalib, on ne peut absolument pas considérer que la littérature koalibe soit aujourd'hui confinée à la sphère orale.

Cependant, les contes oraux recueillis semblent bien témoigner, pour l'essentiel, de schémas culturels anciens et probablement antérieurs au développement du koalib écrit : la littérature orale koalibe nous donne donc accès à des connaissances non contenues (ou seulement partiellement attestées) dans les écrits disponibles.

Les sujets traités

Pour effectuer ce classement, je me suis fondé essentiellement sur mon propre corpus de contes, lequel est constitué en ce moment de deux à trois heures d'enregistrements (la plupart transcrits et traduits), représentant plusieurs dizaines d'histoires différentes. Les contes publiés dans les écrits koalibs disponibles correspondent, dans l'ensemble, à la classification proposée à partir du corpus : le cas échéant, ils seront mentionnés dans les lignes qui suivent avec leurs références bibliographiques.

Les contes avec des personnages animaux

Comme dans beaucoup de cultures, il existe en koalib de nombreuses histoires animalières : *kwèròdèlǎ́ f̣inirí* (le babouin et le lièvre) ; *kwòrèaǎ́ f̣inirí* (la pintade et le lièvre), *kwòrróǎ́ ámròǎwê* (le pigeon et la fourmi)²⁰, *kwòtlòmǎ́ kètòmǎkè* (le renard et l'autruche)²¹, *óopáǎ́ kwírùlká* (l'aigle et le varan), etc. Preuve que le genre animalier est profondément ancré dans la tradition orale koalibe, certains animaux ont même un prénom qui leur est propre (comme Renart pour le goupil dans la tradition française), utilisé dans les contes où ils apparaissent. Ainsi, le lion (*kéeráo*) est appelé *Kwòmmè-kéeráo* (compère lion), de *Kwómmè*, prénom koalib du 4^e garçon d'une famille²². Le lièvre (*ǎinì*, diminutif : *f̣inì*) est appelé *Kwòccò-kí-f̣inì*

²⁰ Quint (N.) [collecte du texte koalib et traduction française], Kwumi (S.) [illustrations] & Cope (P.) [traduction anglaise], *Kwòrróǎ́ ámròǎwê / Le pigeon et la fourmi / The pigeon and the ant.* Paris : L'Harmattan, 2007, 16 p. ; Karshola Omar (H.), Komi (H.) & Estifanus (S.) *Rijeroǎ Kandsagi kedí Kawaliib*, op. cit., p. 7-8.

²¹ Suliman (I.), *Rijeroǎw*, op. cit., p. 10-14

²² Les prénoms koalibs sont donnés en fonction du rang de naissance de la personne. Il existe des prénoms distincts pour les hommes et pour les femmes : ainsi, *Kwókkò* est le nom du 1^{er} né de sexe masculin et *ámmà* est le nom du 1^{er} né de sexe féminin ; pour les rangs de naissance de 1 à 6. À partir du rang 7, on repart au début : ainsi le

(compère lièvre), de *Kwóccò*, prénom koalib du 5^e garçon d'une famille. Le singe, quant à lui, est prénommé *tàkkwóllò*, probablement un diminutif de *Kwóccò*.

Les récits animaliers sont très généralement humoristiques. Les protagonistes s'y jouent de nombreux tours, destinés à faire rire l'auditoire. Ainsi, dans le conte de l'aigle et du varan, les deux compères partent-ils ensemble à la fête, l'aigle portant le varan sur son dos ; mais voilà que pendant la nuit, dans la hutte destinée aux jeunes gens, le varan ravit sa petite amie à l'aigle. Le lendemain matin, lors du vol retour, le volatile lui rend la monnaie de sa pièce : il bascule sur son axe, remue des ailes un peu fort et projette le varan au sol, où celui-ci s'écrabouille²³. Un peu plus tard, le varan prendra à son tour sa revanche en faisant en sorte que l'aigle se casse les ailes ; puis, après s'être emparé des vêtements d'un Arabe qui prenait son bain, notre reptile se fera finalement nommer roi du pays.

Dans le conte du pigeon et de la fourmi, les deux amis trouvent des grains de sorgho éparpillés au sol et se proposent de les partager. Mais la fourmi peine à porter chaque grain dans son trou, tandis que ce goinfre de pigeon picore le tout à un rythme endiablé. La rusée fourmi propose alors de remettre le partage au lendemain et profite de la nuit pour finir de rentrer tous les grains dans sa fourmilière. Au lendemain, il n'y a donc plus rien à partager et le pigeon est berné.

Les contes avec des personnages humains

De nombreux récits, dont les personnages sont cette fois bien humains, ont apparemment pour vocation de souligner les fondements moraux ou les normes sociales qui régissent la société koalibe traditionnelle.

En ce qui concerne les contes moraux, on pourra citer par exemple le conte de l'homme qui avait une femme débauchée (*kwíjín*). Comme il est amoureux de sa femme, il se refuse néanmoins à la quitter et se décide à déménager dans un nouveau village où, raconte-t-il à son épouse, les hommes ont deux pénis, un qu'ils enfoncent aux femmes dans le vagin et l'autre dans l'anus. La femme ne tarde pas à se trouver un amant mais, comme elle juge n'avoir besoin que d'un seul pénis, au moment de passer à l'acte elle essaie de couper celui de son partenaire, qui s'enfuit. Du coup, plus aucun homme du village n'ose s'approcher de la femme infidèle et son mari jouira désormais d'une vie de couple harmonieuse (au moins de son point de vue à lui). Le conte de la femme voleuse (*kwòoràm*) est finalement une variante du précédent où, cette fois, le mari entreprend de corriger (également par la ruse) son épouse d'un autre vice, le vol.

Le conte des co-épouses (*lirmútù*) révèle les tensions qui existent forcément dans un couple polygame entre la première épouse (*kwào kwòppá*, lit.

7^e garçon d'une famille est-il également appelé *Kwókkò* (comme le 1^{er} né) ou, lorsqu'il est nécessaire de préciser, *Kwókkò kwáarècár ñwáará*, lit. « Kwokko qu'ils ont ramené aux jambes » (= le 1^{er} né de la 2nde série).

²³ J'ai traduit par *s'écrabouiller* l'expression koalibe imagée *óorè nyèmèè-lò*, lit. « s'élargir les côtes vers le bas », c'est-à-dire s'aplatir au sol.

« femme qui est grande ») et la seconde venue (*kwàò kwàkkwóŕòny*, lit. « femme petite »). Alors qu'elles partent ramasser du bois, la plus vieille des deux, qui est aussi un peu sorcière, tue une antilope (*kwétèè*), l'écorche et, par un tour de magie, emprisonne sa jeune rivale dans la peau de la bête et la transforme en antilope. Devenue une bête sauvage, la malheureuse ne peut plus rentrer à la maison. Cependant, elle s'approche tous les soirs de la concession pour allaiter son dernier-né, avec la complicité de sa fille aînée, qu'elle avertit de sa présence par une triste plainte. Le mari, entendant ce chant, finit par découvrir la vérité et force la méchante co-épouse à rendre à la jeune femme son apparence originale.

Le conte du repas d'Atrée (ou de la mère qui mange son enfant) : une femme avait deux filles, qui moulaient le sorgho différemment. L'aînée (*ámmà*) produisait de la farine grossière dont on se rassasiait aisément, tandis que la cadette (*Kwónni*) produisait de la farine fine, qui ne permettait pas de satisfaire l'appétit de sa mère. Cette dernière commande alors à l'aînée de tuer sa sœur et de la lui servir au prochain repas. Mais *ámmà* désobéit : après avoir mis sa sœur en sécurité, elle donne le change à sa mère en lui apprêtant un cochonnet que cette dernière mange de bon cœur, convaincue qu'il s'agit de sa fille. Au retour du père, *ámmà* se confie à celui-ci et les voilà tous deux partis rechercher *Kwónni* qu'ils ramèneront saine et sauve au foyer, après quelques péripéties.

Dans toutes ces histoires, ce qui frappe, même lorsqu'on en reste au niveau du résumé de l'intrigue, c'est la part belle faite à l'homme qui, invariablement, répare les torts et rétablit l'ordre moral mis en danger. La société koalibe traditionnelle, patrilocale, est en effet rigoureusement soumise à la domination masculine et, au sein de chaque foyer (*dóonóŋ*), c'est l'homme qui est le maître chez lui, commandant à ses femmes et à ses enfants²⁴. Ce n'est sûrement pas un hasard si le koalib désigne au moyen d'un même terme (*kwéétèl*) la veuve (la femme sans homme) et l'orphelin (l'enfant sans parent et en particulier sans père, donc sans homme).

En-dehors de toute prise de position morale, j'ai aussi relevé un autre conte didactique (raconté en dialecte gombri), expliquant l'origine d'une

²⁴ Mes informateurs se souviennent qu'avant la seconde guerre civile soudanaise, lorsqu'une femme croisait un homme sur un chemin, elle devait s'arrêter et rester sur le bas-côté jusqu'à ce que celui-ci soit passé. Cette coutume semble avoir complètement disparu aujourd'hui. De même, lorsqu'une femme parlait à un homme, elle devait regarder droit devant elle pour ne pas croiser le regard de son interlocuteur : j'ai personnellement encore pu observer de tels comportements, mais ils ne constituent plus la norme. Soulignons-le, afin d'éviter toute folklorisation dangereuse : c'est bien un état de société déjà ancien, datant souvent de plusieurs décennies, que dépeignent les contes traditionnels relevés. Dans la société koalibe contemporaine, le statut de la femme est fort différent de ce qu'il a pu être autrefois : ainsi existe-t-il dans les rangs du SPLA des femmes koalibes soldats, portant le même uniforme que les hommes (et dont les maris ne sont pas forcément soldats) ; à l'assemblée tribale annuelle des Koalibs (destinée à traiter des affaires de la communauté), des places sont réservées aux femmes et des ateliers thématiques sont consacrés à la promotion des droits de la femme.

coutume, en l'occurrence pourquoi les femmes se sont mises à accoucher leurs compagnes : en effet, autrefois, quand une femme se mariait et qu'elle tombait enceinte, on lui ouvrait le ventre et elle mourait en même temps qu'elle donnait la vie. Néanmoins, grâce à une femme descendue du ciel (motif que l'on retrouve aussi dans d'autres histoires), cet état de choses changea. En effet, lorsque la nouvelle venue fut sur le point de mettre son enfant au monde, sa mère l'aida à accoucher (de façon naturelle) et c'est ainsi que l'on se mit à accoucher les femmes (au lieu de les éventrer...).

Les contes avec des êtres hors-norme

Dans d'autres contes enfin, c'est l'aventure qui prime, les personnages principaux ayant à accomplir des parcours initiatiques ou à affronter de redoutables dangers, généralement symbolisés par divers monstres et personnages hors-norme. Passons en revue le contenu de quelques-unes de ces péripéties, à commencer par celles qui concernent l'oncle loup-garou : un garçon, arrivé à l'âge adulte et désireux découvrir le monde, demande à sa mère si elle n'a pas des frères – comme nous l'avons dit plus haut, la société koalibe est patrilocale et, de ce fait, le simple fait de rendre visite à un oncle maternel (*móm*) suppose que l'on quitte son village²⁵. La mère a bien un frère, mais celui-ci est aussi un redoutable loup-garou : on lui sert son eau dans des crânes d'êtres humains, il a une lame de couteau placée entre les omoplates, qui coupe tous ceux à qui il demande de lui frotter le dos dans son bain, et il vit entouré de lions féroces. Mais l'appel du monde extérieur est le plus fort et notre jeune aventurier ira tout de même rendre visite à son oncle loup-garou, supportant stoïquement le quotidien de cet étrange parent. Au moment de prendre congé, il se fait poursuivre par les lions de son *móm*, mais réussit à se réfugier dans une grotte, d'où il nargue les fauves en raillant le comportement provocateur de ses cousines – dont « le vagin est aussi long que les gousses [que l'on trouve] dans la plaine » – avant de regagner finalement son village.

Kwùdûr est le nom d'un monstre qui terrorise la contrée, assassinant les plus belles jeunes filles. Les habitants, effrayés, finissent par quitter leur village en oubliant une jeune femme enceinte. C'est son fils qui, après être né en évitant de faire connaître à sa mère les douleurs de l'enfantement, prendra aussitôt l'épée de son père pour tuer *Kwùdûr*, après lui avoir coupé sept fois la tête (en effet, le monstre étant capable de régénérer la partie coupée, le jeune héros doit s'y reprendre à plusieurs reprises pour en venir à bout).

L'histoire de la jeune fille en danger : en ramassant du coton, la jeune Pátnà (version koalibe de *Fatima*) tombe sur un ogre féroce, nommé *Dúñiv*. Dans sa fuite, la jeune fille rencontre successivement deux jeunes hommes qui ont trop peur pour la protéger, avant d'aboutir finalement chez un vieillard chétif. Celui-ci, après avoir mis Pátnà en sécurité et s'être muni d'une lame de rasoir, se laisse avaler par le monstre, dont il tranche les entrailles dans tous

²⁵ Je remercie beaucoup ma collègue Paulette Roulon-Doko de m'avoir fait profiter de ses compétences d'ethnologue pour me faire comprendre le lien existant dans cette histoire entre l'organisation patrilocale des Koalibs et le désir qu'a le héros de rendre visite à ses oncles maternels.

les sens. *Dúniv* meurt et Pátà, pleine de reconnaissance pour ce vieillard courageux, éconduit de nombreux prétendants plus jeunes et se déclare prête à l'épouser. Cependant, le vieux sage, préférant le rôle de père à celui d'époux, refuse et conseille à la jeune fille de se marier avec un garçon de son âge, ce qu'elle finit par faire.

Rapport entre la langue et la littérature orale

Il est important de souligner que tant la forme que le contenu de la littérature orale koalibe sont bien entendu étroitement liés au génie propre de la langue qui les véhicule : les quelques éléments qui suivent permettront de s'en convaincre.

Tout d'abord, le koalib possède ses propres formules (facultatives) d'ouverture et de fermeture, parfaitement adaptées au genre du conte : *tèhéeròŋw òtòò ...* (il était une fois..., lit. « l'histoire vient :... »), en début de conte ; *tàaré ttà kènòŋ !* (mon histoire est terminée !, lit. « revenu juste ainsi ici ! »), en fin de conte. Notons que la forme même du substantif *tèhéeròŋw* (conte, histoire) donne déjà des indications sur la perception que les koalibophones ont de la nature d'un récit : en effet, ce nom appartient à la classe nominale qui regroupe les objets allongés, comme *táe* (route ou chemin), *tée* (bras) ou *tòo* (bâton mince, baguette). La linéarité du récit et son déroulement sont donc inscrits en koalib dans le traitement morphologique que fait la langue du terme *tèhéeròŋw* lui-même.

Ensuite, le koalib dispose d'une quantité d'onomatopées et d'adverbes intensifs (que je regrouperai ici sous le terme d'idéophones)²⁶, dont l'aspect phonique particulier (beaucoup de ces items sont redoublés) et le sens extrêmement précis contribuent à donner aux contes koalibs une saveur toute particulière. Ainsi, dans le conte de l'oncle loup-garou, le garçon intrépide passe devant des baobabs, qui lui offrent leurs fruits : *ner-bâtà-lò rúttù-rúttù-rúttù* (lit. « et ils [les pains de singe] se déversèrent vers le bas plaf-plaf-plaf »), l'onomatopée *rúttù-rúttù-rúttù* codant très exactement le bruit caractéristique des pains de singe qui tombent au sol. Dans le conte de la mère qui mange son enfant, lorsque la grande sœur va mettre sa cadette en sécurité puis lorsqu'elle retourne la chercher en compagnie de son père, à chaque fois ils rencontrent des oiseaux qui, lors du premier voyage, sont en train de puiser de l'eau (*lúttòcò òŋáo kórèj-kòrèj*, lit. « qui remplissent [leurs récipients] d'eau complètement ») et qui, lors de la seconde expédition, sont perchés en grand nombre dans les arbres (*lúttònnò yáarè kórèj-kòrèj*, lit. « qui remplissent les arbres complètement »). Le fait que l'idéophone redoublé *kórèj-kòrèj*, élément phoniquement saillant qui intensifie spécifiquement la notion de remplissage, soit repris dans deux phrases parallèles à

²⁶ Quelques chiffres susceptibles de donner une idée de la richesse du koalib en idéophones et onomatopées : ces deux catégories grammaticales représentent 488 entrées, soit plus de 8 % des entrées de ma base lexicale koalibe (5858 items au 24/04/2009).

quelques centaines de mots d'intervalle rythme le texte, soulignant de manière particulièrement nette le fait que le voyage a lieu à deux reprises.

J'ai déjà parlé, un peu plus haut dans cette sous-partie, du système de classes nominales qui régit la morphologie du substantif koalib. Or, les regroupements sémantiques que sous-tendent les marques de classe ne prennent pas en compte l'identité sexuelle des êtres animés : dans un conte en koalib, on peut passer un temps considérable avant qu'un élément quelconque du contexte permette de déduire si le personnage est un homme ou une femme. Le conte de l'oncle loup-garou entre exactement dans ce cas de figure. En effet, pendant près de la moitié de l'histoire, aucun élément morphologique ne permet d'identifier clairement le sexe du héros, qui est mentionné soit au moyen de formes pronominales (lesquelles ne changent pas en fonction du genre sexué), soit au moyen des substantifs *ǰór* (enfant), ou *kwìcì* (être humain). Ce n'est que le contexte très large qui permet d'avoir une vague idée de ce qu'il s'agirait plutôt d'un garçon : il décide d'aller courir le monde (comportement plutôt masculin), il mange avec son oncle et les femmes les servent (or, dans la culture koalibe traditionnelle et même contemporaine, les hommes et les femmes ne mangent pas ensemble). Mais, par ailleurs, le héros fait preuve d'une grande délicatesse (où l'on pourrait voir un élément plutôt féminin, si l'on s'en tient aux stéréotypes de la culture occidentale) lorsque les baobabs (ainsi que d'autres arbres de la brousse) lui offrent leurs fruits et qu'il dit n'en vouloir qu'un seul et tout petit²⁷.

Seul l'emploi du terme *kwór* (homme, au sens sexué), pour désigner le héros, permet finalement de lever de façon absolue l'ambiguïté, après plusieurs minutes de récit, alors qu'en français, en anglais ou en arabe, une telle incertitude serait forcément résolue au bout de quelques phrases.

Alternance avec d'autres langues

Le fait que le koalib soit l'instrument privilégié utilisé pour la transmission des contes étudiés n'empêche pas d'autres langues de s'immiscer dans le récit. L'arabe soudanais étant la langue véhiculaire et dominante dans les monts Nouba, on observe bien entendu des emprunts occasionnels à cette langue, y compris chez les locuteurs les plus enracinés dans leur terroir, comme *kàlâc* (bon, voilà, < arabe soudanais $\xi\alpha\lambda(\Sigma)$, ou *yàllà* (allons-y !, < arabe soudanais $\psi(\lambda\lambda\alpha)$, qui ponctuent régulièrement le discours des koalibophones, y compris lorsque ceux-ci racontent des histoires traditionnelles.

Mais l'emprunt est finalement le moins surprenant de ces phénomènes liés au contact de langues : en effet, le genre du conte traditionnel koalib se caractérise aussi par des phénomènes d'alternance systématique entre le

²⁷ Ma collègue Paulette Roulon-Doko (c.p. 2009) m'a fait observer que, plutôt que de la délicatesse, il faudrait voir dans ce comportement un sens de la mesure et du contrôle de soi : le héros ne consomme que ce dont il a besoin et ne cède pas à une pulsion de goinfrerie. Le fait de prendre un seul fruit serait donc une des manifestations des qualités positives (indépendantes de l'appartenance sexuelle) du héros du conte.

dialecte réré (langue principale des contes relevés) et d'autres idiomes, qui apparaissent régulièrement dans les passages chantés (ou psalmodiés) insérés dans de nombreux récits. Ces passages sont produits, dans la plupart des cas, en gourane (le dialecte koalib du Nord) ou en réré gouranisé²⁸. Dans un cas au moins (conte d'aventures récité par une conteuse âgée), on a recours à une sorte d'arabe noubaïsé (ou plus exactement : koalibisé), lequel pourrait être le reflet d'une ancienne variété d'arabe véhiculaire (ou de contact), qui aurait été utilisée par les Koalibs pour s'adresser à leurs voisins nomades (Baggaras et Shanablas) arabophones.

Ainsi, les conteurs koalibs rérés se plaisent à insérer, au milieu de leurs histoires, des séquences textuelles proférées dans des variétés linguistiques différentes de leur langue maternelle. De tels procédés stylistiques révèlent en tout état de cause une probable fascination collective des koalibophones d'autrefois²⁹ pour les langues ou dialectes de certains de leurs voisins, de même qu'une sensibilité aiguë à la valeur esthétique de l'alternance codique dans la production littéraire autochtone.

*

Cette brève présentation de la littérature orale koalibe n'avait d'autre prétention que d'offrir une première introduction à cette facette particulière et originale de la culture de l'ethnie koalibe. Rappelons ici encore le double intérêt que cette forme de littérature me semble présenter. D'abord, le fait qu'elle fournit un accès privilégié aux systèmes de valeurs de sociétés traditionnelles, systèmes qui ne sont déjà plus observables sur le terrain du fait de l'irruption de la modernité et, dans le cas du Sud-Kordofan, du fait des bouleversements politiques récents qui ont affecté cette région. Ensuite, en sus de sa valeur littéraire, la langue des contes, souvent archaisante et saturée d'expressions idiomatiques, constitue une ressource de premier choix pour des travaux visant à la description et à l'étude de langues aussi méconnues que le sont la plupart des langues autochtones encore parlées dans les monts Nouba³⁰.

²⁸ En toute rigueur, je ne saurais affirmer que ces passages dits « gouranes » par les locuteurs koalibs du dialecte réré, sont en tout point conformes à l'usage effectif que font les Koalibs gouranophones de leur dialecte. En effet, bien que j'aie personnellement effectué quelques relevés lexicaux dans la zone dialectale gourane, les données et les connaissances dont je dispose sur ce dialecte koalib ne sont absolument pas suffisantes pour me permettre de porter des jugements précis sur les traits syntaxiques propres au gourane et contrastant avec le réré.

²⁹ On ne le redira jamais assez : les contes ici analysés et présentés sont le reflet d'un système de valeurs et d'un état de société nettement différents de ceux qui régissent les Koalibs contemporains.

³⁰ Je tiens à remercier ici ma collègue Ursula Baumgardt qui, en m'invitant à participer à la table ronde *Regards croisés sur la littérature orale africaine III, Présentation de publications récentes* (INALCO, 26-06-2008), m'a permis de développer de façon plus construite l'intérêt que représentent les contes traditionnels pour la linguistique descriptive.

Enfin, je tiens à souligner que l'aperçu qui précède ne concerne la production culturelle que de l'un des groupes dialectaux de l'une des plus de 50 langues *nouba* encore pratiquées aujourd'hui. Je ne puis qu'espérer que cet article suscitera des vocations chez d'autres linguistes ou chez des ethnologues : le riche patrimoine littéraire et linguistique des Sud-Kordofaniens reste encore largement inexploré et il est grand temps de s'atteler à l'étude systématique de ces trésors de l'esprit humain dont les Noubas d'aujourd'hui sont les dépositaires.

■ Nicolas QUINT